

ROBIN HOBB
L'HOMME
NOIR

L'ASSASSIN ROYAL

Roman

Pygmalion

ROBIN HOBB

L'HOMME NOIR

L'Assassin Royal

Roman



Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré

Titre original :
FOOL'S FATE (The Tawny Man - Livre III)

(deuxième partie)

© 2003, Robin Hobb
© 2005 Editions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition
en langue française

ISBN 2-85704-954-4



1

ASLEVJAL

La «forgisation » constitue peut-être l'arme la plus efficace que les Outrîliens employèrent contre nous pendant la guerre des Pirates rouges. Si la technique nous en reste inconnue à ce jour, les effets n'en sont que trop familiers à beaucoup. Le terme qui la désigne vient du village de Forge, bourgade minière qui la première subit cet abominable fléau : des Pirates rouges attaquèrent de nuit et tuèrent ou prirent en otage la majorité de la population ; dans une demande de rançon qu'ils envoyèrent au château de Castelcerf, ils exigeaient de l'or sous peine de relâcher les prisonniers. Cette sommation n'avait aucun sens aux yeux du roi Subtil, alors souverain, et il refusa de payer. Alors, mettant leur menace à exécution, les pirates rendirent la liberté aux captifs apparemment indemnes et reprirent la mer le soir même.

Toutefois on s'aperçut bientôt que, par quelque magie mystérieuse, les villageois n'étaient plus eux-mêmes. Ils se rappelaient leur identité et la famille à laquelle ils appartenaient, mais ne semblaient plus y attacher d'importance ; ils avaient perdu tout sens moral, ne songeaient plus qu'à satisfaire leurs besoins immédiats et n'hésitaient pas à voler, tuer et violer pour y parvenir. Certains furent «capturés » par les leurs et l'on fit de vains efforts pour leur rendre leur ancienne personnalité ; aucun ne la recouvra jamais.

La tactique de la forgisation servit à de nombreuses reprises au cours de la guerre, avec pour résultat de laisser à demeure sur notre sol une armée hostile, constituée de nos proches, qui ne coûtait rien, ni émotionnellement ni financièrement, à Keбал Paincru et ses pirates. La tâche démoralisante et déshumanisante d'exécuter les forgisés revint à notre propre peuple, et cette blessure demeure vive aujourd'hui. La ville de Forge ne fut jamais rebâtie.

Histoire de la guerre des Pirates rouges, de GEAIREFU

*

Je me trouvais avec les autres gardes dans le premier canot qui toucha la rive d'Aslevjal. Peu après, celui qui transportait

Umbre, Devoir, la narcheska, Peottre et Arkon Sangrèpée enfonça son étrave dans le sable. Nous nous avançâmes dans l'eau pour le saisir par les plats-bords et, profitant de la vague suivante, le tirâmes sur la grève afin que ses passagers missent pied à terre au sec. Pendant tout ce temps, je n'avais cessé de penser au fou qui nous observait, debout sur l'avancée de terre qui dominait la plage. Il ne bougeait pas, mais le vent froid semblait s'exprimer à sa place : il fouettait sa cape et ses longs cheveux d'or avec un bruit sourd, entrecoupé de claquements, qui évoquait des grommellements mécontents. Il avait délaissé le fard qui éclaircissait son teint et les touches de maquillage jamailliennes qui lui prêtaient l'air d'un étranger ; avec le brun chaud de sa peau sur l'ossature ciselée de son visage et sa crinière fauve, on eût dit un être sorti d'une légende. L'austérité de sa tenue noire et blanche effaçait toute trace de l'indolent sire Doré, et je me demandais si quelqu'un l'avait reconnu à part Umbre et moi. J'essayai de capter son regard mais il fit comme si je n'existais pas. Il n'ouvrit la bouche qu'au moment où le prince descendit du canot, et il lui adressa une profonde révérence.

«Je vous ai préparé de la tisane chaude », déclara-t-il d'une voix qui porta malgré le bruit incessant du vent. Sans ajouter rien, il désigna sa tente du geste et y dirigea ses pas.

«Vous le connaissez ? Qui est-ce ? » demanda Arkon Sangrèpée, tendu. Sa main reposait sur la poignée de son épée.

«Je le connais depuis longtemps, répondit Umbre avec effort. Mais comment et pourquoi il se trouve ici, je n'en ai pas la moindre idée. »

Le prince regardait le fou, abasourdi. Il me lança un coup d'œil mais je baissai le regard.

Est-ce bien sire Doré ? La question de Devoir n'était pas de pure forme : le changement radical d'aspect du personnage le laissait dans l'incertitude.

Non, ni le fou non plus. Mais ce sont des facettes d'un être que je ne saurais cerner.

N'en rajoutez pas, grommela Umbre à notre intention à tous deux. À voix haute, il ajouta : «Il ne représente aucune menace ; je vais m'en occuper. Gardes, restez ici et aidez à décharger la cargaison ; transportez-la au-delà de la ligne de marée et protégez-la de l'humidité. »

Avec quelle efficacité Umbre se débarrassait de moi ! Il me tiendrait à l'écart du fou tant qu'il n'aurait pas découvert ce qui se tramait. J'envisageais de désobéir à ses ordres pour le suivre jusqu'à la tente du fou quand Crible me donna un coup de coude. «On dirait que tu ferais bien de leur prêter main forte. »

Lourd arrivait à terre en compagnie du clan de Vif ; il agrippait si fort le bord du canot que ses doigts blanchissaient, et il fermait les yeux, les paupières étroitement serrées. Trame posait une main légère sur son épaule, mais le petit homme se tenait voûté comme pour échapper à son contact. Avec un soupir, j'allai le prendre en charge. Une autre embarcation quittait le navire avec les guerriers du Hetgurd.

Le soir tomba avant que nous eussions débarqué toute la cargaison et tendu une bâche par-dessus, fixée par des cordes. J'avais jeté un rapide coup d'œil aux tonnelets qu'Umbre y avait ajoutés à la dernière minute : ils ne contenaient pas d'eau-de-vie ; de l'un d'eux s'échappait une substance pulvérulente que j'avais identifiée, avec un mélange d'inquiétude et de plaisir anticipé, comme la poudre expérimentale qu'il utilisait pour créer des explosions. Était-ce pour cela qu'il n'avait pas élevé d'objections plus véhémentes quand le Hetgurd nous avait privé de notre main-d'œuvre ? Comment comptait-il employer ces petits barils ?

Je réfléchissais ainsi pendant que notre bivouac prenait forme. En bon commandant, Longuemèche ne laissait personne inactif, ni garde ni membre du clan de Vif. Il avait choisi un emplacement sur le terrain dégagé le plus élevé de l'escarpement, d'où l'on bénéficiait d'une vue imprenable sur les environs. Nos tentes s'alignèrent en rangs nets, on creusa une fosse à ordures et l'on ramassa tout le bois flotté qu'on put trouver sur la plage. Un ruisseau de fonte qui s'échappait du glacier et passait près de notre camp nous fournirait de l'eau douce. Heste, le plus jeune des gardes avec ses vingt ans, fut placé en sentinelle, et Rossée, guerrier grisonnant à la carrure d'ours, se vit confier la popote ; Adroit et Perdrot reçurent l'ordre de se reposer pour relever plus tard Heste. Crible fut mis à la disposition du prince qu'il devait suivre partout, et, comme je m'y attendais, on m'attribua la garde de Lourd. Aux membres du clan de Vif, désormais sous l'autorité de principe de Longuemèche, revinrent des tâches mineures avant que le commandant ne les laisse s'égailler pour explorer le littoral ; ce fut, j'en suis sûr, une expérience inédite pour certains, en particulier pour un jeune aristocrate comme Civil, mais je dois reconnaître qu'il exécuta son travail de bon cœur et manifesta à Longuemèche le respect dû à son statut. À plusieurs reprises, je surpris les coups d'œil noirs qu'il jeta à la tente colorée du fou, mais il garda pour lui ses pensées. Umbre et le prince avaient accepté l'hospitalité du fou, ainsi que la narcheska, Peottre Ondenoire et Arkon Sangrêpée.

Lourd choisit de croupir dans son malheur sous la tente qu'il devait partager avec Trame, Leste et moi. Non loin de là, le feu de camp crépitait, et Rossée surveillait la marmite où mijotait notre

gruau du soir ; à côté, j'avais posé une casserole d'eau pour la tisane. Nous aurions bientôt du mal à nous procurer du combustible sur cette île dépourvue d'arbres. Je faisais les cent pas devant notre abri en attendant que l'eau bouille, énervé comme un chien qu'on tient à la laisse pendant que ses semblables courent librement.

Les représentants du Hetgurd avaient apporté à terre leurs propres provisions et installé leurs petites tentes à part des nôtres. Chacun disposait de la sienne ; je les observai subrepticement. Il ne s'agissait pas de jeunes guerriers mais de vétérans ; j'ignorais comment ils s'appelaient ; on m'avait dit que, pour cette mission, leurs noms n'importaient pas et que seuls comptaient les clans auxquels ils appartenaient et qu'annonçaient leurs tatouages. L'Ours, massif et sombre de poil comme son emblème, semblait leur chef ; le Hibou, plus frêle et plus âgé, tenait le rôle de poète et de barde ; le Corbeau avait les cheveux aussi noirs que son animal fétiche, et l'œil aussi brillant. Le Phoque était un petit homme râblé à qui manquaient deux doigts à la main gauche. Le plus jeune du groupe, un Renard, paraissait irritable et mécontent de se trouver sur Aslevjal ; quant à l'Aigle, homme de grande taille et bien découpé d'âge mûr, il montait la garde ce soir-là, debout, aux aguets, pendant que ses compagnons se restauraient et bavardaient à mi-voix, assis en tailleur autour du feu. Il surprit mon regard posé sur lui et me le rendit d'un air impavide.

Je ne percevais aucune animosité chez eux. Ils avaient le devoir de veiller à ce que nous nous en tenions aux règles prescrites par le Hetgurd, mais ils ne semblaient pas opposés à notre entreprise ; on eût plutôt dit qu'ils attendaient le début d'un concours. Sur le navire, ils avaient frayé librement avec nous, et leur poète s'était lié avec Nielle d'une amitié mêlée d'une amusante rivalité. À terre, ils tenteraient sans doute d'établir une plus grande distance, mais elle ne tiendrait sûrement pas plus d'un jour ou deux : nous étions trop peu nombreux dans un paysage trop morne.

Deux tentes plus vastes et d'aspect un peu moins rustique avaient été dressées près de l'abri coloré du fou. La narcheska et Peottre partageraient l'une, Umbre et le prince l'autre. Je ne les avais guère vus depuis notre arrivée sur l'île ; le fou les avait invités, mais j'ignorais ce qui s'était passé sous la toile, et ni Devoir ni son conseiller ne m'avait adressé le plus petit signe d'Art. J'avais participé au montage des grandes tentes, et les murmures bas que j'avais entendus dans celle du fou, inaudibles, m'avaient laissé sur ma faim, comme l'arôme tentant mais sans substance d'une tisane épicée.

Le soir étendait lentement son emprise sur la terre ; le fou et le clan de Vif de Devoir se trouvaient à bord du navire pour

participer au dîner d'adieu d'Arkon Sangrêpée. Ni lui ni ses guerriers du Sanglier ne restaient avec nous, décision dont la logique m'échappait. Dissociait-il son clan d'une entreprise du Narval qu'il jugeait absurde, ou bien en confiait-il simplement le commandement à Peottre ? Je donnai un coup de pied agacé dans une motte glacée : trop d'éléments me demeuraient inconnus. J'aurais voulu au moins explorer la zone, mais Lourd avait refusé obstinément de remettre le pied sur un bateau, malgré la perspective d'un repas somptueux, et avait préféré partager notre ordinaire et nos tours de garde. Je tournai la tête en entendant des pas sur le sol presque gelé. Crible approchant nous adressa un grand salut et un large sourire.

« Chouette coin, si on aime la neige, l'herbe rase et le sable. » Il s'accroupit devant le feu et tendit les mains à sa chaleur.

« Je te croyais à bord du navire pour la nuit, avec le prince.

— Non. Il m'a donné quartier libre en disant qu'il n'aurait pas besoin de moi, et j'avoue que je suis ravi : il y a plus amusant que de rester planté comme un piquet à regarder les autres s'empiffrer. Et toi, tu fais quoi, ce soir ?

— Comme d'habitude : je tiens compagnie à Lourd. Je suis en train de lui préparer de la tisane. »

Crible baissa la voix. « Si tu veux, je peux m'occuper de la mettre à infuser quand l'eau bouillira ; ça te permettrait de te dérouiller les jambes et de repérer un peu le secteur. »

J'accueillis la proposition avec gratitude. Me tournant vers la tente, je demandai : « Ça te dérange si je m'en vais faire une courte promenade, Lourd ? Crible se charge de ta tisane. »

Le petit homme ramena sa couverture sur ses épaules. « M'en fiche, répondit-il d'un ton maussade, la voix éraillée par ses quintes de toux.

— Très bien ; tu es sûr de ne pas vouloir m'accompagner ? Tu aurais plus chaud si tu te levais et que tu marches un peu. Il ne fait pas si froid, en réalité.

— Hmpf ! » Il détourna le visage. À mon adresse, Crible hocha la tête avec commisération, puis il me fit signe de partir.

Comme je m'éloignais, je l'entendis déclarer : « Allons, Lourd, reprends-toi ! Joue-nous un air sur ton flûtiau ; ça repoussera le noir. »

À ma grande surprise, le petit homme accepta, et, alors que je m'enfonçais dans la pénombre, les notes hésitantes de la chanson de sa mère s'élevèrent dans mon dos. Je sentis l'attention de Lourd se concentrer exclusivement sur son jeu, et l'hostilité constante qu'il m'artissait s'atténua. J'eus l'impression de poser enfin un pesant fardeau. Il interrompait souvent sa mélodie pour reprendre